

ACTE III , SCENE VI.

LA GITANA,

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

par MM. Caurencin et Desvergers;

+

Représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 28 janvier 4859.

PERSONNAGES.

LOUIS XIII, roi de France.

LE MARQUIS DE GAILLARDAN.
DE BOIZENVAL.
OLIVIER DE RIEUX, page de la Reine.
GRÉGORIO, Bohémien, amant de Zora.
ZORA, jeune Bohémienne.
Mile EGLÉ DE BEAULIEU.
GISELLE, Bohémienne.
Ministres, Seigneurs, etc.

ACTEURS.

MM. { NUMA. MONVAL. BERNARD-LÉON. KLBIN. RHOZEVIL. PAUL. MI¹⁶⁸ NATHALIE.

MII NATHALIE. E. PROSPER. CLORINDE.

La scène est à Paris.

ACTE I.

Une chambre d'hôtellerie. A gauche, vers le fond, la porte d'entrée; plus en avant, une fenêtre. A droite, une autre porte; au fond, un peu de côté, une porte aussi donnant sur un jardin. Une table, des chaises, etc.

SCENE I.

GISELLE, GAILLARDAN, BOIZENVAL, DEUX ou TROIS SEIGNEURS.
GAILLARDAN.

Eh! non, demeurez donc. Elle ment. (A Giselle.) Comment, sorcière, tu voudrais nous persuader que la charmante Zora est déjà sortie?

GASELLE.

Oui, messeigneurs.

BOIZENVAL.

Femme!.. tu nous trompes!.. cette nuit, sans doute, ta fille n'a pas reparu au logis?

GISELLE.

Elle n'est pas ma fille... une orphetine que t'ai

Elle n'est pas ma fille... une orpheline que j'ai adoptée à Grenade, où j'habitais alors.

GAILLARDAN.

Eh! palsembleu! que la belle Zora vienne d'où elle voudra, d'Espagne, d'Egypte ou de Bohème, peu nous importe.

Air de Tarenne.

Depuis un mois, que le destin prospère
A bien voulu nous conduire en ces lieux,
De la sémiHante étrangère,
Les pas hardis, les chants mélodieux,
Nous ont ravis, transportés jusqu'aux cieux.
Nos cœurs vraiment n'ont plus de trève,
Grace au plaisir qu'elle fait éprouver.
Nous voudrions tous l'enlever
Et c'est elle qui nous enlève.

BOIZENVAL.

C'est vrai!

GAILLARDAN.

Enfin, elle m'a fixé; moi, que l'on trouve excessivement léger... en amour.

GISELLE.

C'est bien de l'honneur pour Zora.

GAILLARDAN.

Il n'y a pas jusqu'à M. de Boizenval, un des confidents intimes de son éminence le cardinal de Richelleu, une de ces ames damnées, qui se hasarde à venir ici damner son ame d'une autre manière.

BOIZENVAL.

M. le marquis de Gaillardan me permettra de lui faire observer que je ne serais point en ces lieux maudis ci... d'autres intentions, un but plus méritoire, ne m'y avaient attirés.

GAILLABDAN , riant.

Ah! ah! ah! vous voulez convertir la belle Gitana, peut-être...

BOIZENVAL.

Peut-être, en effet...

GAILLARDAN, riant avec les autres.

Ah! ah! allons donc, convenez plutôt que vous venez comme nous la prier de danser un de ses délicieux pas.

BOIZENVAL.

M. de Gaillardan... mon caractère...

GAILLARDAN.

Votre caractère, monsieur l'homme de bien, ne vous empêche pas de vous occuper de certaines choses.

BOIZENVAL.

Oue voulez-vous dire?

GAILLARDAN, plus bas.

N'êtes-vous donc pour rien dans la rupture survenue entre Sa Majesté Louis XIII et ma belle cousine, mademoiselle de Lafayette?

BOIZENVAL, à part.

Ah! diable! il soupconnerait... (Haut.) Moi! du tout! je vous jure...

GAILLARDAN.

Vous avez craint aussi pour le salut de ma cousine... très bien! (A Giselle.) Quant à moi, la mère, je veux donner demain une sête brillante, où je serais ravi que ta sille adoptive parût, ne sût-ce qu'un instant.

GISELLE, cachant sa joie.

Messeigneurs je suis bien sûre que Zora...

SCENE II.

LES MEMES. ZORA. couverte d'une mante avec un capuchon. ZORA. vivement.

Zora n'ira pas...

TOUS.

Hein?

ZORA, à part, ôtant sa mante.

Pas encore arrivé!.. aucune nouvelle !..

(Elle donne sa mante à Giselle, qui va la porter dans la chambre à droite.) GAILLARDAN.

Allons, belle étrangère, vous ne serez pas inflexible?

ZORA. Laissez-moi, messeigneurs, le n'al ni le temps ni le désir de vous écontert

GAILLARDAN. Comment, nous partirious sans avoir applaudi un seul petit bolero, ou une de vos jolies chansons... nous qui, pour vous entendre et vous voir, donnerions... Bah!.. c'est-à-dire qu'il ne tient qu'à vous de nous ruiner: ruinez-nous, vous nous ferez plaisir...

ZORA. Je ne veux rien... je ne ferai rien... je n'irai nulle part. GISELLE, rentrant.

Mais, Zoral

BOIZENVAL . bas à Zora.

Bien, ma fille!

ZORA.

Nous payons notre gite dans cette hôtellerie, et nul, ce me semble, n'a le droit d'y venir et d'y rester malgré nous.

GAILLARDAN.

Ne l'effarouchons pas...elle est dans un de ses moments de sauvageric. (A Zora.) Un mot seulement, charmante Gazelle... youlez-yous? ZORA.

Je veux qu'on me laisse.

GISRLLE.

Zora!

GAILLARDAN, bas à Giselle qu'il preud à l'écart, à droite. Ne la contrariez pas; je conçois une idée lumineuse, qui la décidera sans alarmer sa farouche vertu; je reviendrai seul.

BOIZENVAL, bas à Zora, qu'il a menée de l'autre côté.

Je suis content de vous ; soyez toujours sage , quelqu'un de haut placé vous veut du bien; je reviendrai seul.

ZORA, étonnée.

Monseigneur!

BOIZENVAL.

Silence!

GAILLARDAN.

Eh bien! messieurs, puisque la beauté nous bannit de céans, souscrivons à ce charmant caprice; car c'en est un... toutes les jolies femmes en ont... nous le savons nous autres.

Air des Chemins de fer.

Nous nous soumettons, inhumaine, A des ordres trop rigoureux; Oui, nous partons tous, l'ame en peine, Mais, dans l'espoir d'un destin plus heureux.

BOIZENVAL, à part. Grace à moi, d'un chemin coupable,

Le ciel bientôt la tirera...

GAILLARDAN, à part. Tous ces gens-là se sont donnés au diable :

Le diable me la donnera.

ENSEMBLE.

Nous nous soumettons, etc.

SČENE III. ZORA, GISELLE.

GISELLE, de mauvaise humeur.

Voilà de la jolie besogne, mijaurée que vous êtes! rudoyer ainsi de riches seigneurs, qui ne vous demandaient qu'une chansonnette.

ZORA, tristement. Mère Giselle, Grégorio est mort!

Mort! qui vous l'a dit?

ZORA.

Puisqu'il ne revient pas, puisque je vais tous les matins à sa rencon-tre jusqu'à la barrière, que j'altends en vaiu, et que je ne vois rien venir; quand il m'avait promis, dans la bonne ville de Bordeaux, où nous l'avons laissé avec nos camarades, qu'il les devancerait, qu'il arriverait avant eux avec Martinez; et Martinez est de retour... les autres aussi... ils le sont tous... Grégorio seul ne reparaît pas... et pas la moindre nouvelle!..

GISELLE.

Eh bien! s'il est allé rejoindre Satan, notre père à tous, qu'il y reste. ZORA.

Mais, je l'aime, moi!

GISELLE. Eh! tu en aimeras un autre... Uu drôle qui aurait fini par nous perdre tous, oui; car si le cardinal de Richelieu avait appris... ZORA.

Quoi donc?

GISELLE.

Certainement, pendant notre séjour à Montpellier, tu sais qu'un homme osa pénétrer dans le Château-Fort, pour sauver un prisonnier d'Etat.

ZORA.

M. de Cinq-Mars.

GISELLE.

Tu ne l'es jamais doulée que ça pût être Grégorio?

Oh! non, et vous vous trompez... GISRLLE.

Je parierais le contraire... mais je n'en ai rien dit... un mot indiscret nous eût exposés tous à la vengeauce du terrible cardinal... Et tu veux que le regrette Grégorio! (A part.) Sans compter que la sotte en est folic, que ce Grégorio finira par l'épouser et nous l'emmener : alors, adjeu nos beaux profits. (Haut.) D'ailleurs, pourquoi l'aimes-tu? un insouciant; il n'avait pour lui que la légèrelé de ses mains, qui savaient lui procurer gratis beaucoup de choses : voilà sa seule qualité.

ZORA.

La scule... oui, la scule qu'i m'aurait empêchée de l'aimer, tout bon et généreux qu'il est, s'il ne m'eût fait serment de s'en corriger.

GISELLE.

Ce qui prouve qu'il a tenu sa parole, c'est l'inquiétude où il te laisse... Au reste, libre ou en prison, mort ou vivant, ca m'est égal, l'essentiel, c'est que tu ailles aux fêtes où l'on t'invite.

Je n'irai pas.

GISBLLB.

Par exemple!.. cette péronnelle croit-elle donc que nous la laisserons libre de faire du tort à tous ses camarades... mais jour de Dieu! nous saurons bien vous forcer à nous obéir.

ZORA, se levant.

Oui da! Eh bien! moi, je dis qué cela ne sera pas... mes camarades!.. Il ferait beau voir vraiment qu'ils vinssent se plaindre de moi!.. qu'éfaient-ils tous, avant que Zora leur procurât un abri, le pain de chaque jour et toutes sortes de douceurs?.. des vagabonds, de pauvres et misérables Gitanos qui se trainaient de ville en ville, transis de froid et mourant de faim, jusqu'au jour où quelques personnes remarquèrent la voix et les danses de la petite Zora , et lui jetèrent quelque menue monnaie ; puis un peu plus tard des plèces blanches... et enfin maintenant... GISELLE.

De belles pistoles par centaines...

ZOBA. Et quand je fais tout cela, vous exigez plus encore.

Air de la Marraine.

Vous vous liguez pour me désespérer; Dans votre ingratitude extrême, Vous prétendez me séparer A jamais de celui que j'aime. Oui, vous voulez à la pauvre Zora, Pour tous les biens qu'elle vous donne, Oter le sien... son amour... celui-la Ne fait de tort à personne. Oul, mon amour est mon bien, celui-là Ne fait tort à personne.

GISELLE.

Mais tu te trompcs.

ZORA.

Oh! je vous ai vue chuchotter avec ce petit sournois de Martinez depuis son retour de Bordeaux... Il y a bien sûr quelque complot qu'on me cache! mais preuez-y garde, car, voyez-vous, s'il est arrivé quelque malheur par votre faute à Grégorio, comme je le soupcoune... en bien... je... GISELLE.

Zora!..

ZORA.

Oh! out... je parlirai, je vous abandonnerai tous... GISELLE.

Ma bonne Zora!

ZORA.

Oui, Zora! Zora!.. voilà ce que vous direz après... vilains et méchants ingrats que vous êtes i.. mais Zora ne sera plus là... vous la regretterez, vous la pleurerez... il ne sera plus temps..

GISELLE, effrayée. Non, non, ma file, nous n'avons fait aucun complot, aucun sortilège pour le séparer de Grégorio ; et pour le prouver que je suis aussi désireuse que toi de connaître son sort... Tiens, si tu veux, nous allons faire les

ZORA, avec joic. Oh! oui, mère Giselle, voyons! (pendant que Giselle approche une petite table au milicu de la chambre, Zora va chercher dans une armoire, des cartes et un tapis bizarre, qu'elle étend sur la table) Le grand jeu, n'est-ce pas, mère ?

GISELLE. Oui, le grand jeu, comme si c'était pour la reine elle-même. (Se rappelant.) Ah! mon Dieu! madame la reine... mol, qui oubliais... c'est aujourd'hui son jour, et voici l'heure de me reudré au Louyre. ZORA.

Comment, mère, vous allez sortir? et les cartes? GISELLE.

A mon relour.

Bien vrai?

ZORA.

GISELLE. Oui, mais à condițion que tu tras demain chez ce seigneur qui veut te voir danser une seguedille. ZORA.

Eh bien i oui.

GISELLE. Ecoute, un carosse qui s'arrête à la porte de la rue.

ZORA, prêtant l'oreille.

Si ce sont des gens de cour, je vous l'ai dit, je ne veux pas les voir.

MUSÉE DRAMATIQUE.

GISELLE, metlant sa cape

Eh bien! je les renverrai pour que tu restes seule et que ta répètes ton pas.

Oui, oui... mais ils viennent, allez vite.

Sois tranquille... enserme-toi et répète ton pas.

(Elle sort précipitamment.)

SCENE IV.

ZORA, seule.

Oh! non, je ne veux pas les voir... pour qu'ils me fatiguent encore de leurs propos galants... pour qu'ils m'invitent à leurs fêtes brillantes... Voyons, pourtant, puisque j'ai promis à Giselle... (Elle essaye de danser et s'arrête.) Danser, chanter, pour lous ces beaux muguels, quand peutêtre Grégorio... quel ennui! (Elle danse.) Tra la la... (Avec impatience.) Ce n'est pas cela, je ne me rappelle plus... mais que fait-it donc, Grégorio? pourquoi ne pas revenir comme il l'avait promis...

Air de la Périchole.

Reviens, ah! reviens donc, lorsque ma voix t'appelle, Grégorio, reviens! quelle peine cruelle

Te retient loin de moi?
Oui, ta Zora t'appelle;
Elle t'a conservé sa foi,
Son cœur toujours fidelle
A toi,

Ne veut jamais aimer que toi.

Dans notre belle Andalousie, Quand feterons-nous le retour? Heureux climat, douce patrie, Je ne perdrai qu'avec la vie Ton souvenir et mon amour.

Reviens, etc.

Sourire, danser, quand j'ai l'inquiétude, le désespoir dans le cœur... non, non... à toi seul, Grégorio! et pour les autres, plus de chants, plus de danses, plus d'atours, de beaux ajustements... non, plutôt tout briser, tout fouler aux pieds. (Elle casse les chaînes qu'elle a uc ou, ainsi que ses autres bijoux qu'elle jette à terre. Elle décroche son tambour de basque, qu'elle crève et lance au loin.) Tiens, tiens! j'ai même envie de me meurtrir, de me déchirer le visage... (Elle jette un cri en voyant la fenêtre s'ouvrir violemment et Grégorio parattre.) Ah!

SCENE V.

ZORA, GREGORIO.

GRÉGORIO.

C'est moi, Zora!

ZORA, avec joie.

Grégorio! (Ils s'embrassent, elle regarde.) Oui, c'est lui, c'est bien lui... il n'est pas mort!

GRÉGORIO. Moi! quelle idée! j'en serais bien fàché... et toi?

ZORA, pressant ses mains.

Oh! mais, quelle bonne surprise! je m'attendais si peu...

GRÉGORIO.

A me voir arriver par là... to sais bien que pour entrer et sortir tous les chemins me sont bons à moi... et que j'ai toujours aimé celui-là surtout... c'est celui des Bohémiens... (Mouvement de Zora.) Et des amoureux.

ZORA.

Méchant! nous laisser si longtemps sans nouvelles? pourquoi donc n'être pas revenu avec les autres?

GRÉGORIO.

Oh! c'est une histoire! et une histoire! mais je me vengerai, bien sûr!

car j'ai cru cette fois, ma pauvre Zora... ces prisons de Bordeaux ont des murs et des portes d'une épaisseur...

Fi! monsieur! vous vous êtes encore exposé... après m'avoir (ant promis...

GRÉGORIO, avec un soupir.

Oui, oui... aussi n'ai-je rien à me reprocher, et puisque tu veux tout savoir, ce qui m'a retenu, c'est une paire de bottines.

zora. Hein? des bottines qui te gênaient?

GRÉGORIO.

Oui; c'est-à-dire pas d'abord, mais ensuite, je les tenais du petit Marlinez qui les avait achetées d'un sergent, disait-il... des bottines superbes, vrai cuir de Burgos, et qui me chaussaient... j'ignerais que le petit misérable les avait volées, et au premier pas que je ils dans la rue...

AIR : De sommeiller.

Une aventure des plus sottes
M'arrive alors, et, quel guignon!
Un sergent... à propos de bottes,
M'arrête en m'appelant larron.
La chose, hélas! semblait trop sûre,
Nier le cas devait m'être interdit,
Puisqu'on prenait; graces à leur chaussure,
Mes jambes en flagrant délit.

ZORA.

Par exemple!

GRÉGORIO.

J'eus beau chercher à expliquer le fait, on ne voulut pas croire à la probité d'un bohémien, et au lieu de sortir de Bordeaux pour vous suivre, j'entrai dans la prison du baillage.

Quoi! c'est bien vrai?

GRÉGORIO.

Comme je m'appelle Grégorio! aussi, Martinez n'a qu'à bien se tenir, je lui garde une récompense qu'il n'aura pas volée, celle-là... car ti est clair que le trattre m'avait dénoncé après m'avoir tendu un piège.

J'en étais sùre.

GRÉGORIO.

Malheureusement, j'avais affaire à un vieux renard de geôlier, mais c'est égal, il y a six semaines, le jour de sa fête, je lui al escamoté ses clés... Je lui gardais ça pour son bouquet... Tu me pardonneras bien celul-là?

Oh! de tout mon cœur, puisque c'était pour me rejoindre... mais si tu es libre depuis six semaines, comment se fait-il?

Ah! oui... mais ça, par exemple, c'est une autre paire de...

ZORA.

Hein? encore...

GRÉGORIO.

Comment? ah! non, non... je veux dire, c'est tout autre chosc. zona.

Quoi donc?

GRÉGORIO.

Une femme...

ZORA.

Une femme! une femme! (Elle tire à moitté le petit poignard qu'elle porte à la ceinture.) Si je le croyais...

GRÉGORIO.

Une vieille semme... une très vieille semme...

ZORA.

Bien sûr?

GRÉGORIO.

Oui; mais voyous, cache ceci... diable! toulours la même, toi!.. Une vieille femme, te dis-je, qui demandait du secours pour son fils, un ou-vrier blessé... Nous sommes tous un peu chirurgiens, nous autres bohé-mes... Je suis resté, guérissant le fils et consolant la mère en me disant : Je connais Zora, lorsque je lui apprendrai ce qui m'a retenu si longtemps, elle me tendra la main et me dira : Tu as bien fait.

ZORA, lui tendant la main. Oh! oui, certes, tu as bien fait... et tu es un bon, un braye garcon que

i'aime, que i'aimerai toujours!

GRÉGORIO. Et que tu épouseras comme tu l'as promis, sitôt que nous aurons amassé une petite fortune pour retourner à Grenade, notre beau pays, où nous vivrous...

ZORA.

Tranquillement.

GRÉGORIO.

Tranquillement.

ZORA.

Et honnêtement.

GRÉGORIO.

Et honnêt... Oui, mais à quand tout ce bonheur-là? ZORA.

Oh! si ca continue, nous serons riches avant peu. GRÉGORIO.

Bah! il serait possible...

ZORA.

Oui; si tu savais comme les beaux éeus tombent dans notre escarcelle à Paris! j'ai déjà dansé dans les premières maisons de la cour... je fais fureur! on me demande partout.

GRÉGORIO.

Ah bah!

ZORA.

Aujourd'hui encore, trois ou quatre grands seigneurs... Ah! ne crains rien... j'avais refusé... mais te vollà revenu, et... (Se rappelant.) Ah! mon Dieu!

GRÉGORIO.

Ouoi donc?

ZORA.

Tout à l'heure, entendant les deux carrosses que tu as vus devant la porte, et creyant encore que c'étaient des gens de cour qui venaient m'ennuyer...

Air : Moi , j' crois à la soreière. (Sylphe.)

Dans un accès fantasque. J'ai fait mille morceaux De mon tambour de basque Et de mes bijoux... faux! Mais, dans cette colère, La raison me guida; Car, à tous ces gens-là, Ca me servait à plaire, Et je te plais sans ca.

GRÉGORIO.

Ah! oui.

Et à présent, comment serai-je?

GRÉGORIO.

Il faut en aveir d'autres.

ZORA.

Ouj, tu as raison,. nous irons tous deux, je dirai à Giselle de me douner de l'argent. GRÉGORIO.

De l'argent? à quoi bon?

ZOBA.

Pour acheter des bijoux.

GRÉGORIO.

Acheter i laisse-moi faire... avant une heure, je te rapporterai les plus jolies choses, et sans qu'il t'en coûte un denier.

ZORA, fâchée. Encore! voilà donc comme vous êtes corrigé?

Ah! oui, c'est vrai... pardon, pardon, ma petite Zora, j'oublie toujours... et puis, j'ai comme des inquiétudes dans les mains depuis si longtemps qu'elles se reposent... pour un bohémien, prendre est si naturel, et payer l'est si peu... mais c'est fini, je l'ai juré, je tiendrai ma

Ecoute, une vicille femme et une jeune fille qui viennent nous consulter sans doute, je vais leur faire les cartes... ce qu'elles me donneront sera pour acheter des bijoux.

(On frappe à la porte, Zora va regarder au guichet.)

GRÉGORIO.

70

Retire-toi, va m'attendre dans le Jardin, et nous prendrons...
GRÉGORIO, revenant.

Hein? quoi? qu'est-ce que nous préndrons?

Nous prendrons nos mesures.

GRÉGORIO.

Ah! bien, bien...

parole.

(Il sort.)

SCENE VI. ZORA, EGLE.

ZORA.

Entrez, mademoiselle.

ÉGLÉ, à la cantonnade.

Oui, ma bonne Liénarde, oui, attendez-moi là, je ne tarderai pas à vous rejoindre, veillez bien à la porte. (A part.) Mon Dieu! je suis toute tremblante...

ZORA, s'avançant vers elle et d'un ton gracieux.

Que désirez-vous, mademoiselle?

ÉGLÉ, embarrassée.

Je... pardon... vous devez êtré surprise de voir une jeune personne venir ainsi en secret vous consulter.

Surprise... et d'où vient donc? mademoiselle n'est pas la première.

ÉGLÉ.

Mais ma gouvernante (elle montre la porte) m'a dit que ma vieille grande tante, la marquise de Giac, lorsqu'elle était jeune, s'est trouvée dans une position pareille à la mienne, et qu'elle dut aux savantes prédictions d'une Egyptienne, le bonheur de sa vie... Je voudrais bien savoir si je serai aussi heureuse que ma grande tante.

ZORA.

Fort bien; je vais vous l'app-endre, mademoiselle, asseyez-vous là... bien; votre main, s'il vous plait?

ÉGLÉ.

. Ma main... ah! (Lui offrant une pièce d'or.) L'on m'a dit que vous n'obleniez de sûrs horoscopes qu'au moyen d'une pièce d'or... tenez.

ZORA.

Merci, mademoiselle. (Églé ôte son gant. A part.) Tâchons de savoir.... (Regardant la main.) D'abord, une petite main bien blanche qui donne des pièces d'or, ne peut appartenir qu'à quelqu'un de noble et de riche.

(Examinant la main et seignant l'essroi.)

ÉGLÉ.

O ciel!

ZORA.

Qu'avez-vous?

ÉGLÉ.

Rien.

ZORA.

Si fait, votre main tremble.

ÉGLÉ.

C'est que j'ai cru que vous aperceviez... ZORA.

Le propostic de quelque malheur.

ÉGLÉ.

Oni.

ZORA, l'observant. vous en redoutez peut-être un bien grand? ÉGLÉ, soupirant.

Oh! oul, un bien grand!

ZORA, à part.

Elle soupire et rougit, hum! (Haut.) Quel âge avez-vous, mademoiselle? ÉGLÉ.

Seize ans.

ZORA, à part.

Seize ans... jolie... un grand malheur... un gros soupir... c'est bien cela, j'en sais assez pour commencer. ÉGLÉ.

Eh bien?

ZORA.

Eh bien! rassurez-vous... je ne vois là rien qui doive beaucoup vous alarmer... Au surplus, toutes ces lignes sont si confuses... les cartes parleront plus clairement, je vais les consulter...

EGLÉ. Oh! oui, c'est cela. (S'assevant.) Que vous êtes aimable! depuis bien longtemps je désirais qu'on me fit les cartes... mais j'avais si grand'peur de Bohémiennes...

ZORA, battant les cartes. Vraiment! eh bien! vous voyez qu'on avait tort, et que nous ne sommes pas plus diables que nous ne sommes noires...

RGLÉ. Au contraire, car plus je vous regarde... vous êtes si jolie!

ZORA, riant.

Ah! ah! vous me flattez... vous craignez que je ne vous annonce une mauvaise nouvelle... rassurez-vous.

> Air : Vieille Sybille. (Gustave.) Sans défiance.

Faites silence. Car ma science Va s'exercer. Ici, l'oracle,

Doit, sans obstacle Et sans miracle,

Sc prononcer. L'espoir déjà dans votre œil brille.

Coupez d'abord...non, de la main du cœur. (Elle fait couper le jeu à Eglé.)

Ne tremblez pas... à jeune fille,

Ce côté-là porte souvent bonheur.

Écoutez bien . Ne perdez rien; Je tiens en main

Le destin.

Écoutez bien, etc. RGLÉ.

J'écoule bien, Je ne perds rien.

Voyons onlin Mon destin.

ZORA, jetant des cartes.

Dix de trese et dix de carreau... grandeurs et richesses... ce n'est pas ià, je crois, ce qui vous tourmente.

RGLÉ.

Oh! non ...

ZORA.

As de cœur! ah! il y a de l'amour sous jeu, demoiselle... (a part.) Il y en a touiours. ÉGLÉ, soupirant.

Hélas! oui!

ZORA.

J'en étais sûre... mes cartes ne me trompent jamais. Neuf de pique... Ah! voità des contrariétés... il y a des obstacles...

EGLÉ.

Oni.

ZORA, à part. Il y en a toujours. (Haut.) Qui vous sont suscitées par... (Elle tourne une carte.) Voyons...ah! par le roi de trèfle, c'est-à-dire, un grand seigneur, un homme puissant.

RGLÉ. Quoi! le roi de trèsse serait donc ce gros vilain marquis de Gaillardan,

qui veut m'épouser?

ZORA.

Justement c'est ce que je disais : qui vous sont suscitées par un gros seigneur, un homme puissant... mais qu'est-ce que cela veut dire? cette méchante dame de pique...

EGLÉ, à elle-même.

Yous verrez que c'est la supérieure.

ZORA, à part. La supérieure.(D'un air grave.) Demoiselle, on veut vous faire entrer au couvent.

EGLÉ.

C'est vrai.

ZORA.

Je le vois bien... vous voudriez en vain me le cacher... Le couvent, c'est bien triste.

EGLÉ.

Oui, mais j'aime encore mieux ça. ZORA.

Que d'épouser le vilain marquis. (Tournant une autre carte.) Ah! valet de cœur... jeune homme blond. RGLÉ.

Riond! ah! il est brun.

ZORA.

C'est ce que je voulais dire. (Se reprenant.) Valet de cœur...jeune homme brun... oh! celui-là, demoiselle, vous aime bien. BGLÉ.

Vrai? vous voyez ca?

ZORA.

Regardez plutôt, le sept, huit, neuf et dix de cœur.

RGLÉ.

Ah! quel bonheur!

ZORA, montrant d'autres cartes.

Et ceci m'apprend, que vous l'aimez aussi...

EGLÉ, avec joie. Il scrait possible... (Ingénuement.) Voyez donc, quelle science... tout ça est pourtant vrai. (On entend chanter au-dehors et près de la porte :)

Gentille sorcière,

J'accours à la voix...

(Puis au même instant, Olivier paraît.)

SCENE VII.

LES MÊMES, OLIVIER.

EGLÉ, se retournant yers Zora.

Ciel l c'est sa voix l

ZORA.

Qu'est-ce donc? le valet de cœur, peut-être?

Oui.

OLIVIER.

Illustre et charmante bohémienne... mais que vois-je? une dame... pardon de troubler les mystères... Je m'acquitte bien vite de ma commission, et je pars.

ZORA.

Que désirez-vous, seigneur page?

Rappeler à la bohémienne Giselle, que Sa Majesté la reine Anne d'Autriche, l'attend au Louvre depuis midi, pour y tircr un horoscope.

Justement notre mère vient de partir, pour se rendre auprès de Sa Majesté.

OLIVIER.

Ah! il suffit. (Cherchant à voir Eglé qui se cache.) En bien! alors... je me relire... vous conviendrez... que je suis bien discret, pour un page.

Beaucoup trop, mon gentil seigneur... car cette demoiselle qui se cache afin que vous ne la reconnaissiez pas, voudrait pourtant bien être reconnue de vous.

OLIVIER.

Bah! au fait, il me semble... cette tournure gracieuse... ZORA, à Eglé en la faisant retourner.

Ne tremblez donc pas comme ça.

OLIVIER.

Mademoiselle Eglé de Beaulieu!

Moi-même, M. Olivier... oh! vous n'en direz rien, n'est-ce pas?

Ce beau page vous trahir, demoiselle, pouvez-vous le craindre... surtout quand c'est dans l'intérêt de son cœur comme du vôtre, que vous veniez me consulter.

OLIVIER.

Il serait vrai? Je serais assez heureux! mais, mon Dieu! si vous ne voulez pas qu'on sache votre présence ici, dans quel embarras vous allez vous trouver.

ZORA CLEGLÉ.

Comment?

OLIVIER, à Eglé.

Le comte de Brion...

BGLÉ.

Mon tuteur!..

OLIVIER.

Il est en face chez le duc de Charost, j'ai vu sa voitnre à la porte... et les fenètres donnent sur la ruc... on peut vous voir sortir...

BGLÉ.

S'il m'aperçoit... s'il voit ma gouvernante... il se doutera peut-être.... je serais perdue... Et pourtant, il faut que je rentre... si mon absence se prolonge, on s'en apercevra... Que faire?..

ZORA.

Rassurez - vous!.. j'Imagine un moyen... en vous couvrant de ma mante, en baissant le capuchon sur vos yeux, personne ne pourra vous reconnaître.

OLIVIER.

C'est cela !.. l'hôtel de Brion est près d'ici, et en passant par la petite porte de votre jardin.

Eh bien! prévenez ma gouvernante.

ZORA.

Elle yous suivra de loin... Allons, un peu d'audace...

EGLÝ.

Quoi! parlir toute seule...

ZORA.

Ce jeune et beau cavalier protégera voire fuite.

OLIVIER.

Air . Ah ! si madame me voyait.

En douter scrait m'outrager...
Page de la reine de France,
Puis-jo refuser assistance
Aux dames, contre tout danger,
Je suis toujours fier de les protéger.
Vous-même à votre aide, ma beile,
Si yous vouliez me requérir...

ZORA, souriant.

Helas! je suis une infidelle, Pourriez-vous bien le devenir? Voudriez-vous le devenir?

OLIVIER, regardant Eglé.

A celle que j'aime... jamais!..

ZORA, à Eglé.

Tenez, entrez là (Elle indique la porte à droite.), vous y trouverez tout ce qu'il vous faut pour vous rendre méconnaissable aux regards indiscrets.

EGLÉ.

Que vous êtes bonne, et comment reconnaître?.. Ah! je regrette maintenant de vous avoir offert de l'or... permettez que l'y joigne encore... tenez, cette bague... l'acceptez-vous (Elle la lui présente.) comme un souvenir l.

ZORA, vivement.

Oh! oui...

OLIVIER.

Mademoiselle, pour vous et pour moi, le temps presse.

ZORA, la conduisant.

Entrez... monsieur voudra bien vous attendre, (Eglé entre dans la chambre.) Moi, je vous quitte, car j'ai aussi un prisonnier à délivrer. (A part.) Grégorio doit s'impatienter. (Elle sort par la porte du jardin.)

SCENE VIII.

OLIVIER, puis GAILLARDAN.

OLIVIER.

Cette jeune Gitana est vraiment charmante, et je ne suis plus surpris qu'à la cour, il ne soit bruit que de son esprit et de ses graces; sans doute elle aura prédit du bonheur à ma chère Eglé; et cependant le comte de Brion a bien résolu de la donner à son marquis de Gaillardan; oh! mais, elle n'est pas encore sa femme, et je saurai bien la lui disputer. (Prétant l'oreille.) Mais un carrosse s'arrête à la porte. (Il va à la fenètre à gauche.) Oh! qu'ai-je vu, M. de Gaillardan! quel motif peut l'amener?.. se douterati-ill.. Grand Dieu! tout serait perdu! Il approche, pas moyen d'avertir Eglé! Si je pouvais savoir quel est son dessein?.. Ah! là...

(Il se retire vivement derrière la porte du jardin, qu'il laisse entr'ouverte.)

Ah! ma toute belle...j'espère que cette fois... Eh bien! non... elle n'y est pas encore... et je ne vois personne; il est vrai qu'on ne m'attendait pas, et je présume que je n'ai pas fait fuir... jamais mon aspect n'a fait fuir le beau sexe... au contraire!..

OLIVIER, caché.

Gros fat !..

GAILLARDAN.

J'ai conçu un stratagême très ingénieux... la jeune sorcière ne pourra me résister... sa vertu farouche ne pourra s'alarmer. OLIVIER, voyant paraître Eglé.

Grand Dieu! Eglé!

GAILLARDAN.

Hein?., qu'est-ce que...

SCÈNE IX.

Les Mèmes, EGLÉ.

EGLÉ, enveloppée dans la mante de Zora, et le capuchon sur la tête. (Elle abaisse davantage le capuchon sur ses yeux.) M. de Gaillardan !...

GAILLARDAN.

Ah! la voici. Enfin, je vous trouve, perle d'Orient.

BGLÉ, à part. Et Olivier qui n'est plus là! Que faire?..

GAILLARDAN.

Vous alliez sortir...seule...je suis trop courtois pour le souffrir; et vous me permettrez d'être votre chevalier... Ma voiture est en bas. (Eglé s'éloigne avec frayeur.) Tu l'éloignes, mauvaise... Viens donc, nous causerons en route; allons, ma belle.

OLIVIER, qui s'est avancé, se mettant entre eux.

Air : Ouvrez-nous.

Avant vous. D'accompagner mademoiselle, J'avais (à la beauté sidelle) Sollicité le soin si doux, Et je l'avais obtenu d'elle.

Avant vous.

GAILLARDAN. M. de Rieux!.. (A part.) d'où sort-il donc? (Haut.) Que venez-vous faire ici ?..

OLIVIER. Et yous, monsieur le marquis?

GAILLARDAN.

Moi, moi? je ne dépends de personne... je ne suis pas un page...

OLIVIER.

Vous êtes hors d'âge pour l'emploi, en effet... et voilà pourquoi je m'étonne de vous voir en concurrence avec moi. GAILLARDAN.

Moi, avec yous! allons donc!

(Il yeut passer à Eglé.)

OLIVIER, l'arrétant. Un moment. (A Eglé.) Ne craignez rien.

GAILLARDAN.

Par exemple! je voudrais bien voir...

OLIVIER.

C'est possible... mais je ne le veux pas, moi; et si vous osez faire un pas...

GAILLARDAN. Ah càl mais... savez-vous bien, mon petit monsieur, que je pourrais... OLIVIER.

Je ne le crois pas.

GAILLARDAN.

Et que si je voulais...

Essayez donc.

(Mouvement de frayeur d'Eglé.)

GAILLARDAN.

Des ordres... il ose me donner des ordres... eh bien! non, je ne le veux pas...d'ailleurs, mon bras est à peine guéri de la dernière blessure.

OLIVIER.

Que vous vous êtes saite en tombant de cheval.

GAILLARDAN.

Sans cela... Au reste, nous nous reverrons ailleurs.

OLIVIBR.

Volontiers... mais à moins que vous ne couriez après moi, aujourd'hui ce sera difficile, car j'ai l'honneur de vous saluer... Venez, charmante (Il sort vivement en riant avec Eglé.) bohémienne.

SCÈNE X.

GAILLARDAN, puis ZORA.

GAILLARDAN, à lui-même.

C'est qu'en vérité, on dirait qu'il ose se moquer... (Allant à la porte.) Petit bonhomme! je vous conseille, mais, Dieu me pardonne... il emmène ma gazelle, avant que l'aie pu lui faire part... (Appelant.) Zora! Zora! J'ai quelque chose à vous dire, adorable Zora!..

ZORA, qui vient d'entrer par la porte du jardin.

Me voici.

GAILLARDAN, surpris.

Hein?

ZORA.

Yous m'appelez, monseigneur?

GAILLARDAN, se retournant ébahi.

Oui, je... (Il regarde l'autre porte.) Vollà qui est étrange!.. Ah cà! voyons, voyons un peu, follet, lutiu ou farfadet femelle, qui viens de sortir par là encapuchonné, par où es-tu entré? ou plutôt, que m'importe, puisque te voici... (Il lui prend la main et aperçoit l'anneau.) Ah! mon dieu!.. cet anneau!.. on dirait de celui que j'ai vu souvent au doigt de mademoiselle de Beaulieu.

ZORA.

Quoi donc?

GAILLARDAN. D'où vous vient ce camée? où l'avez-vous pris? ZORA.

Pris?.. on me l'a donné.

GAILLARDAN.

Qui donc?

ZORA.

Une jolie demoiselle qui sort d'ici.

GAILLARDAN, s'écriant.

Mademoiselle Eglé de Beaulieu, ma flancée...

Ah! ah! ah! c'est le roi de trèfie!

GAILLARDAN. Le roi de trèfle! qu'est-ce que c'est que ça?

ZORA.

Le gros vilain que, d'après mes cartes, elle ne peut pas souffrir, et qui l'empêche d'épouser le valet de cœur.

GAILLARDAN. Et c'est avec le valet de cœur qu'elle vient de partir?

ZORA.

Que voulez-vous? les cartes ont toujours raison.

GAILLARDAN.

Les cartes, la magie blanche... (Riant.) Ah! ah!.. c'est juste... Allons, allons, c'est une plaisanterie... j'oublie que je suis chez une sorcière, et qu'il faut se défier ici de tout ce qu'on voit, et ne tenir pour vrai que ce qu'on touche.

(II veut s'approcher de Zora ; Grégorio qui vient d'entrer, se place entre eux.)

SCENE XI.

LES MÊMES, GRÉGORIO.

GRÉGORIO. Doucement, monseigneur!

GAILLARDAN, stupéfait. Hein?.. d'où vient-il encore, celui-là?

GRÉGORIO.

Air : Ouvrez-moi.

Avant yous.

De mon amour j'ai fait l'offrande; En vain, votre surprise est grande, Mais on m'a promis, entre nous, Ce cœur, dont j'ai fait la demande Avant vous.

GAILLARDAN.

Avant, aussi!.. Ah ca! mais...

ZORA, riant.

Désolée, monseigneur!

GRÉGORIO.

Viens, Zora, viens acheter des bijoux...et pour ne pas rencontrer Giselle, passons par ici. (Ils sortent en riant par le jardin.)

GAILLARDAN.

Je reste ébahi , abasourdi , stupide... Eh bien! et ma lettre que j'ai oublié aussi de lui remettre... Revenez donc , adorable Zora!

SCENE XII.

GAILLARDAN, GISELLE, puis BOIZENVAL.

GISELLE, entrant par la gauche.

Que voulez-vous, monseigneur?

GAILLARDAN, se retournant, hors de lui.

Ah! encore... non, c'est la vieille!.. Cette maison est ensorcelée!..

Qu'y a-t-il donc?

GAILLABDAN.

Il y a que j'éprouve ici les désagréments les plus odieux, et que je vous fais tous expulser de Paris, si mon projet ne réussit pas.

Quel projet?

BOIZENVAL, paraît au fond.

Ah! encore lui!

GAILLARDAN.

Zora m'a refusé ce matin de venir danser chez moi ; mais voici une lettre de la douairière de Châteauvieux, ma sœur.

BOIZENVAL, à part.

Sa sœur!.. Il n'en a pas.

GISELLE, souriant.

Bien! bien!

GAILLARDAN.

Elle n'hésitera pas, j'espère, à venir chez une dame... une dame respectable.

Oh! non, j'en réponds.

GÀILLARDAN.

Bien!

Air de Voltaire en vacances.

Adleu, je compte sur Zora; Tu jures, par ta tête, Que demain, à ma fête, Sans obstacle elle se rendra. Songes-y bien, je veux Zora.

GISELLE.

Vous la verrez demain...

GAILLARDAN.

Dansant chez moi pour cinq cents beaux écus, Ne perdra point ses pas. (à part.) 2'espère Ne pas perdre les mieus non plus.

ENSEMBLE.

GAILLARDAN.

Adien, je compte sur Zera. Tu jures par ta tête, Que demain, à ma fête, Sans obtacle, elle ise rendra. Songes y blem, je vous Zora. GISMLER.

Out, monseigneur, demain, Zora, J'en jure par ma tête, Sans faute, à voire fête, A l'heure dite se vendra. Vous pouvez compter sur Zora.

BOIZENVAL, à part.
Bien! puisqu'il compte sur Zora,
Il fant que je m'apprête...
D'abord, de cette fête,
Le lieu, sans peine on l'apprendea.
Sartout veillous blen sur Zora.

Calillardan a'éloighte avant que Boizenval sit 'pu se retirer, en worte qu'ils we tréuvent free à fate au fond. Cuillardan recule de surprise; Boizenval le salue, i in fait vigué de passer le primiter; puis, lorsque Célfhedun bet wetti, il revient sur ses pas, va à Gisselle, ét-lui prènd la fettre du moment où elle va la lire. Giselle pousse un cri; Boizenval lui montre tine Bourse que Gizèlle prend. Elle compte l'or, pendant que Boizenval sort avec la lettre.)

ACTE II.

Un petit salon très élégant. Une table richement servie. Au fond, à droite, une fenêtre avec balcon domant sur la rue.

SCENE I.

DE BOIZENVAL, UN DOMESTIQUE.

DE BOIZENVAL.

Personne n'est arrivé?

LE DOMESTIQUE.

Personne.

DB BOIZENVAL.

Et pourtant, tu es bien sôr que M. de Gaillardan attend du monde ce soir ici, dans sa petite maison.

LE DOMESTIQUE.

Je le suppose, puisque M. le marquis a fait préparer un magnifique souper. (li montre la table.)

DE BOIZENVAL, à lui-même.

Oui, oui... c'est singulier... la lettre donnée par le marquis à la vicille Giselle, ne parlait pas du souper. (Au domestique.) Et tu ignores le nom et la qualité des convives?

LE DOMESTIQUE.

Je l'ignore.

DE BOIZENVAL.

Enfin, je tàcherai de le savoir moi-même. (Avec précaution) Et la cousine du marquis, M¹¹ Lafayette, quoi de nouveau?

LE DOMESTIQUE.

M. le marquis a dù lui faire une visite ce matin à son couvent.

Ah! tu ne sais pas s'il en a rapporté quelque nouvelle lettre pour le roi?

LE DOMESTIOUB.

Je ne sais.

La Gitana.

DE BOIZENVAL.

Ah ch! mais, tu ne sais donc rien? je te paye cependant pour tout sa voir et lout me dire... songe qu'en passant du service de son éminence à celui du marquis de Gaillardan, tu t'es engagé à me servir fidèlement. LE DOMESTIQUE.

Je ne crois pas avoir manqué...

DE BOIZBNVAL.

Enfin, sois actif, vigilant et... discret; n'oublie pas que toute lettre que Mile de Lafayette chargerait M. de Gaillardan de remettre au roi, doit

Digitized by Google

2

être interceptée, ainsi que celles de Sa Majesté... (Mouvement du valet.) Son éminence le veut.

LE DOMESTIQUE, s'inclinant.

Il suffit!

DE BOIZENVAL.

C'est bien, à moi le reste, va... j'attendrai le marquis... toi, sois prêt à exéculer mes ordres. (Le domestique salue et sort.)

SCENE II.

DE BOIZENVAL, seul.

Ah! monsieur le marquis, vous continuez vos visites à votre almable parente... raison de plus pour bien vous surveiller. Point de réconciliation entre M¹¹ de Lafayette et le roi, voilà le mot d'ordre de son éminence... si M¹¹ de Lafayette se contentait de se laisser adorer par son royal amant, rien de mieux, mais elle veut qu'il règne, qu'il gouverne lui-même! Il faut donc à tout prix, donner un autre cours aux pensées du roi... et comment?

Air de Partie et Revanche.

Des grands intérêts de la France,
L'occuper!.. ah! n'y songéons pas;
Je le sais trop, Son Eminence,
Veut l'éloigner de ces débats.

Le Cardinal, dans ses calculs austères,
Du roi seul, jaloux à la cour,
Veut bien lui voir des affaires d'amour,
Mais non pas l'amour des affaires.

Et tout bien calculé... je ne vois guère que Zora; la jolie bohémienne a en effet tout ce qu'il fant pour distraire Sa Majesté sans qu'on puisse craindre d'elle aucune influence sur le royal élève du cardinal. La jeune fille voudra-t-elle y consentir ? c'est la grande question... mais enfin, je suis là et par ruse ou conviction, j'espère bien...

GAILLARDAN, en dehors.

Hein? quelqu'un qui m'attend?

DE BOIZENVAL.

Le marquis! tâchons de savoir ses projets sur Zora.

SCÈNE III. DE BOIZENVAL, GAILLARDAN.

GAILLARDAN.

Que vois-je? M. de Boisenval!

Moi-même, monsieur le marquis.

GAILLARDAN.

Décidément, saint homme, vous vous dérangez! avant-hier, vous passez la nuit à souper avec ce qu'il y a de plus mauvais sujets à la cour... aujourd'hui, vous ne craignez pas de vous compromettre en venant à ma petite maison.

BOIZENVAL.

Si vous me trouvez céans...

GAILLARDAN.

C'est peut-être encore dans un but méritoire!

BOIZENVAL.

N'en doutez pas : j'ai pensé que vous recevriez volontiers les observations et les conseils d'un ami.

GAILLARDAN.

Allons, allons... ne faites donc pas le rigoriste... et depuis quand est-il défendu à un gentilhomme riche, jeune, bien tourné... et que les belles veulent bien trouver aimable.

BOIZENVAL.

Je ne dis pas.

GAILLARDAN.

Vous ne le dites pas... cela m'est bien égal, pourva que toutes les jolies femmes de la cour le disent, cela me suffit... Au reste, puisque je ne me marie plus, il me semble que je suis bien libre... BOIZENVAL.

Ainsi, votre union avec M¹¹ Eglé de Beaulieu est décidément rompue?

GAILLARDAN.

Sans doute! vous pensez bien qu'après son aventure avec ce jeune page... et c'est pour cela que je réunis ici quelques aimables convives... if ne tient qu'à vous d'en faire partie... ce sera gai, ce sera très gai... vous verrez.

BOIZENVAL, se découvrant.

Le ciel m'en préservel osez-vous bien me proposer... à moi! lorsque vous attendez encore sans doute, comme c'est la mode aujourd'hui... quelques-uns de ces vils bateleurs des deux sexes...

GAILLARDAN.

Du tout.

BOIZENVAL.

Quoi! pas même cette jolie... (Se reprenant.) Cette jeune Gitana?

Ah! vollà donc où le bât vous blesse, hypocrite? Vous en tenez aussi, vous êtes jaloux... mais calmez vos sens éperdus, mon bon ami... Encore une fois, il s'agit de toute autre chose... nous ne serons lei cette nuit qu'une demi-douzaine de bons vivants... et nous ferons fête aux vins les plus fumeux... qui couleront, mordieu! jusqu'à ce que nous-mêmes nous coulions sous la table.

BOIZENVAL.

Quelle horreur!

GAILLARDAN.

Vous trouvez! eh bien! serez-vous des nôtres.

Assez, monsieur!

GAILLARDAN.

Tenez, on frappé à la porte de la rue... des éclais de rire? ce sont nos amis, Villevielle, Chavigny, Marcillac, Chevreuse.

BOIZENVAL.

Les plus débauchés de la cour... je me retire.

GAILLARDAN.

Yous ne voulez pas?

BOIZENVAL.

Fi donc! (A part.) Il veut me tromper; mais je ne quitle point les environs, et je surveilleral tous ceux qui s'introduiront ici... (Haut.) Adieu, M. le marquis.

GAILLARDAN.

Mille regrets, ô le plus vertueux des hommes!

(Boizenval sert.)

SCENE IV.

GAILLARDAN, puis QUELQUES SEIGNEURS.

GAILLARDAN, riant.

Ah! ah! ah! à merveille! l'ennemi est en fuite... le limier s'est laissé dépister, et maintenant, je puis recevoir ici la charmante Zora, sans que ce cagot en aille rompre la tête demain à son éminence. Pourvu que ma gazelle me tienne parole... Mais, voici tous mes invilés...

LES JEUNES SKIGNEURS. Air nouveau de M. Hormille.

Vive la nuit ! la nuit sans voiles!

Aimons les nuits blanches d'étoiles ;

Mais quelle nuit jamais aura

D'astres plus doux que les yeux de Zora!

GAILLARDAN.

Chers amis, soyez les bienvenus. (Les examinant.) Ah cà... eh bien ! oui, nous vollà tous réunis... voilà ce qui s'appelle être fidèles à l'amitié et aux plaisirs... Il ne nous manque plus que la reine de la solrée... J'espère qu'elle ne tardera pas; l'heure approche, tout est disposé... ma vieille et respectable sœur...

UN SBIGNEUR.

Votre sœur?

GAILLARDAN.

Ou plutôt celle qui la représente, la femme de mon intendant... Elle est là dans le salon, parée, empanachée, brillante comme un soleil... Elle jouera parfaitement son rôle...

UN AUTRE SEIGNEUR, indiquant la porte à droite. N'entends-je pas du bruit de ce côté? c'est la Gitana sans doute.

ventepas-je pas du tiruit de ce cote ? c est la Gitana sans doute. Dul? la princesse de l'Arabie Pétrée... non , non... l'ai dit de la fi

Qui? la princesse de l'Arabie l'étrée... non, non... l'ai dit de la faire entrèr par le salon... tous ces appréts (montrant la table) auraient pu l'effrayer... (Prétant l'orcille.) Eh! mais, vous aviez raison... c'est elie... oh! les maladroits.

SCENE V. Les Mèmes, ZORA.

(Deux domestiques portant des slambeaux, entrent par la droite, et se rangent pour laisser passer Zora, en costume élégant de bohémienne, et le tambour de basque à la main.)

ZORA.

Je suis la Bohémienne, Pauvre fille payenne, Sur la terre chrétienne, S'égarant Un instant.

CALLANDAN

Ravissante! étourdissante! suffoquante! un seigneur.

Ecrasante!

GAILLARDAN.

Allons donc... elle est trop légère pour ça.
ZORA, regardant partout.

Vous êtes bien bon, M. le marquis, mais vous m'aviez dit que je venats chez une grande dame... et je ne vois iel que de nobles seigheurs... veuillez donc me présenter d'abord à votre sœur...

GAILLABDAN.

Ma sœur!.. (A part.) Elle a toul-à-fait donné dans le stratagème... (Montrant la porte à gauche.) elle est là dans son appartement, qu'elle ne quitte jamais... Hélas! la pauvre femme a grand besoin de distraction... Je vais vous présenter à elle... et après le chant et la danse, vous reviendrez ici prendre un peu de repos et quelques rafratchissements; à moins que vous ne désiriez dès à présent...

(Il sonne et va au fond, où paraît un domestique.)
ZORA, préoccupée à elle-même.

Je suis fachée maintenant de ne pas m'être fait accompagner par Grégorio; mais il est si jaloux, il craint toujours qu'au milieu de ces réunions... quelque jeune seigneur... et pourtant il doit savoir que celui qui oserait offenser Zora...

GAILLARDAN, quittant le domestique et venant à Zora.

Vous âllez être obéie, ma belle, on va servir.

ZORA.

Non... non... je vous remercie...

GAILLARDAN.

Comment?.. je croyais... (Au domestique.) Ne servez pas!.. plus tard... A Zora.) Eh blen! un doigt de Malyoisie du moins, pour vous donner des forces... Allons, messieurs, versez, et huvons à la belle Zora! (ils se versent à boire.)

Air nouveau de M. Hormille.

Versez, versez, et chacun transporté Va boire à la beauté!

ZORA, à Gaillardan qui lui présente un riche gobelet.

Cessez, cessez, ah! c'est trop de gaité! D'effroi mon cour est agité.

Monseigneur, veuillez me conduire Près de votre sœur, à l'instant,

Où sans tarder je me retire.

GAILLARDAN.

Alions, la beile, tu yeux rire.

(Allant ouvrir la porte de gauche.)

Que crains-tu?

Ma sœur! tiens, la voilà dans son appartement.

ZORA, regardant et rassurée. En effet... ch bleu! allons vite.

GAILLARDAN.

Doucement, doucement, petite.
TOUS, levant leurs verres.

Oul, d'abord, chacun transporté, Doit boire à la beauté. GRÉGORIO, paraissant à la fenètre, à part.

Que vois-je? c'est bien elle! C'est Zora... l'infidelle.

ZORA, à part.

Presque seule avec eux tous!
Ah! j'ai faît une imprudence;
Mais je pars après la danse,
En dépit de leur courroux.

ORÉGORIO.

Je suis tout seul ; talsons-nous ;

Je punirai son offense.

Mais il faut de la prudence.

Sachons calmer mon courronx.

GAILLARDAN, et les séigneurs.

Voici l'instant le plus doux;

Allons admirer sa danse. Déjà l'ivresse commence; Pour l'admirer, hâtons-nous.

(Ils sortent.)

SCENE VI.

GREGORIO, seul, sautant de la fenetre dans la salle.

Ahl ah! out dà! Eh bien! mais, il paraît que j'arrive à propos? On s'amuse, on fait bombance ici, et on ne m'invite pas!.. on ne me prévient même pas. Et si après avoir suivi Zora jusqu'à cette maison, je ne m'étais pas décidé à entrer... je serais dans la rue à l'attendre... à croquer le marmot... à m'abreuver d'amers soupçons, tandis que la traiquer le marmot... a m'abreaver d'amers soupcons, tandis que la traitresse... (Musique dans la coulissé.) Ah l.. la voità qui commence à danser... je ne sais qui me retient... et s'ils n'étaient là que deux, ou trois... ou quatre... mais six .. car ils étaient six qui la regardaient... (Il se promène avec agitation.) Ah l'c'était un prège... Ils lui auront tendu un plège, ces grands seigneurs!.. ces scélérats, de grands seigneurs! Voilà donc ce que c'est... pires que nous, morbleu!.. du moins, nous n'enlevons que des enfants... et il leur faut des jeunes filles tout élevées, bonnes à marier... c'est donc pour ca que M. le marquis a des titres, des richesses. Il a des hôtels magnifiques, des meubles superbes... et des bijoux, et de la vaisselle d'or et d'argent... et ça n'est pas encore assez... il désire ma flancée. . et il yeut me la voler... il me vole, mei , Grégorio, qui respecte son argenterie et sa vaisselle plate. (il montre la table.) Si le faisais comme lui , pourtant , qu'est-ce qu'il dirait?.. car, enfin , s'H suffit de désirer pour... je la désire... je l'aime, moi, sa valsselle plate, je l'aime beaucoup... (Avec rage, et s'avançant vers la table.) Eh bien! (il s'arrète tout-à-coup.) Non!.. Zora me l'a défendu!.. j'ai promis!.. je ne prendrai rien... mais c'est égal, il n'en restera pas plus au marquis pour cal (Il prend sur la lable, l'argenterie et les vases d'or, qu'il jette l'un après l'autre par la croisée.) Tiens, marquis, tiens, suborneur, tiens, ce ne sera pas avec ceux-là que tu séduiras l'innocénce!.. (Au moment de jeter le gobelet..) Oh! le gobelet... quel dommage!.. si je... ah! bah! non... restons honnête homme... avec les autres... (Il le jette.) Allez donc! que ne puis-je ainsi jeter toute la maison par la fenètre... (Regardant.) Bon! voilà des gens qui les ramassent... Allez, prenez... c'est pour vous... Tenez... (Il jette d'autres pièces.)

SCENE VII.

GRÉGORIO, GAILLARDAN, puis Domestiques.

GATLLARDAN, à part.

Je suis dans l'ivresse!.. je vais tacher de l'attirer par ici.

GRESORIO, à la cantonnado.

Attendez.

ENSEMBLE.

GAILLARDAN.

Ah! grand Dieu! que vois-je!.. un voleur!..

GRÉGORIO, jetant encore un plat par la senêtre.

Je ne vole pas, je fais voler!.. voilà tout!.. Et allez donc! GAILLARDAN, effrayé.

Holà!.. mes gens!..

GRÉGORIO.

Vos gens!.. Ah! c'est donc yous qui êtes le maître de céans, qui youlez m'enlever ma Zora, ma flancée... rendez-la-moi?..

GAHLLARDAN, tirant un cordon de sonnette.

Et toi, rends-moi ma vaisselle plate!.. (Aux domestiques qui paraissent.) Emparez-vous de ce coquin.

GRÉGORIO.

Tu ne veux pas me rendre Zora?..

CHORUR.

Allons, allons, point de résistance.

Arrêtez l'audacieux larron.

Saisissons- le, de lui, la potence,

Avant peu, va nous faire raison.

GRÉGORIO.

Ah! je me ris de votre vengeance. Oser me prendre pour un larron,

Quand, par excès de munificence, Je jette aux passants tout' la maison!

(Grégorio disparaît par la porte de droite; les valets le poursuivent.)

GAILLARDAN.

Ah! drôle!.. qu'il soit enfermé dans un caveau jusqu'à ce que je le li-vre à la justice... (Aux autres valets.) Vous, courez, tâchez d'arrêter ses complices qui emportent ma vaisselle plate.

SCENE VIII.

GAILLARDAN, ZORA.

ZORA, entrant vivement par la gauche.

J'ai cru entendre!.. Quels sont ces cris?.. GAILLARDAN.

Rien, rien, ma toute belle, la moindre chose...

ZORA.

Oh! si, vous me trompez, il m'a semblé reconnaître la voix de Grégorio qui m'appelait...

GAILLARDAN. Oh! quelle idée! du tout... un voleur que je viens de faire arrêler. ZORA.

Un voleur !..

ENSEMBLE.

GAILLARDAN.

Un larron, un audacieux larron, qui dévalisait mon argenterie. ZORA, à part.

Oh! ce n'est pas lui... il m'a juré...

GAILLARDAN.

Je le ferai pendre, mais je ne lui en veux nullement... au contraire... puisque grace au bruit qu'il a fait, vous êtes accourue près de moi... ZORA.

Pour prendre congé de vous, monseigneur. GAILLARDAN.

Déià?.. v songes-tu?..

ZORA.

Il se fait tard.

GAILLARDAN.

Eh! quoi!.. vouloir me quitter sitôt!.. moi qui donnerais à l'instant ma vie entière pour passer tous mes jours auprès de toi.

ZORA, riant.

Ah! ah! ah!

GAILLARDAN.

Tu ris, friponne... j'ai l'avantage d'exciter ton hilarité... c'est bon signe; je t'ai fait venir la joie au cœur, j'espère de même y faire naître l'amour.

De l'amour pour moi, vous, monseigneur?

GAILLARDAN.

Et du plus pur... et d'une qualité... tout ce qu'il y a de mieux... de l'amour de marquis.

ZORA.

Vous voudriez me faire marquise?

De la main gauche... assurément.

ZORA.

Je ne comprends pas...

GAILLARDAN.

Tu comprends du moins que je l'aime, que je l'idolâtre, que je veux te plaire, et que pour y parvenir, il n'est rien que je ne fasse!

Que feriez-vous, voyons?

GAILLARDAN.

Je ferais des folies, des extravagances... je me ferais Gitano, s'il le fallait.

Air : Avez-vous vu dans Barcelone.

Par la sambleu! ma bohémienne,
Je l'aime, et veux avec ardeur
Attacher ta vie à la mienne,
Oui, joindre la mienne à la tienne,
Et ton cœur bohème à mon cœur.
Si je te ments, que l'on m'écharpe!
Par état, fort souple des reins, (II se prosterns en courtisan.)
Je me tordrai comme une écharpe,
Et je ferai le saut de carpe,
Saut périlleux, saut de tremplins;
Bref, je marcherai sur les mains.

Oui, palsambleu, etc.

Je feral tout cela pour te ravir ce charmant petit cœur.

ZORA.

Non pas!

GAILLARDAN.

Si falt... le naturel bohémien se glisse déjà dans mon être... j'éprouve le besoin de dérober... il faut que je te dérobe un baiser. zora, reculant fièrement.

Je n'aime pas les voleurs.

GAILLARDAN.

Ah! ah! ah!.. bien répondu.

ZORA.

Laissez-moi sortir.

GAILLARDAN. Inutile, les portes de l'hôtel sont fermées. ZORA, sonnant.

Eh bien...

GAILLARDAN.

Ah! tu peux sonner tant que tu voudras, personne ne viendra.

J'appelle votre sœur.

GAILLARDAN.

Je n'en ai pas.

Eh quoi! vous me trompiez donc?

z done : Gaillardan.

Je t'aime.

ZORA.

N'approchez pas!

GAILLARDAN.

Bah!

ZOBA.

Prenez garde!

Je n'écoute rien!

GAILLARDAN.

(Il veut la prendre dans ses bras.)

ZORA.

Laissez-mol.

GAILLARDAN.

Oh! ce fler maintien, cet œit brillant de courroux... te cs ma foit fork piquante. ZORA, mettant la main sur son poignard.

Plus encore que vous ne le croyez. GAILLABDAN.

Vraiment?

ZORA, chereliant à se dégager.

Monseigneur, laissez-moi.

GAILLARDAN.

Non!

ZORA

Eh bien...

(Elle tire son poignard et l'en frappe ; le coup glisse dans les habits de Gaillardan.)

GAHLLARDAN.

Oirl (threcule.) Zora l'in suis mort! Zora...le déteste ce genre de ninisonterie, finissons! Au secours! (En se defendant, il lui arrache son poignard ou examine.) Un vrai poignard... une boune lame de Tolède. (Il tâte la pointe.) Ca pique! (Il tombe pale et défait sur le fauteuil.) Mais, mailieureuse! tu pouvais ine percer... tu m'aurais tué l.

ZOBA

Je le sais bien.

GAILLARDAN.

Mais c'est un tigre que cette behémiennel j'étais en lète-à-lête avec un ligre. ZORA, voulant reprendre le poignard.

Rendez-moi...

GAILLARDAN.

Te le rendre, non pas, cruelle.. comme si ce n'était pas assez de tes yeux pour m'assassiner... Mais nous verrons, je n'ai pas encore perdu la partie... je ne me suis pas servi de toutes mes armes... j'en ai aussi... d'irrésistible... nous verrous, je suis piqué au jeu... nous allons voir: (A part.) En avant! l'écrin... (Il sort en fermant la porte.)

SCENE IX.

ZQRA, puis BOIZENVAL. ZORA.

Que veut-il dire? ali l'Pavais bien raison de refuser de ventr... si Grégorio savait les dangers que je cours... BOIZENVAL, entrant par la petite porte. Elle est seule! tant mieux!

ZORA.

Et maintenant, que faire?

BOIZENVAL, s'avançant.

Venir avec moi. jeune fille... l'accours pour vous sauver... zona, emayée.

Yous, monsieur?

BOIZENVAL.

Moi-même! ne me reconnaissez-vous pas... c'est moi qui l'autre jour chez la vieille Giselle, vous ai promis ma protection.

ZORA.

Ah! oui, c'est vrai.

BOIZENVAL.

Vous m'intéressez vivement... ainsi qu'un grand personnage, jeveille sur yous, je suis votre bon ange.

ZORA.

Mon bon ange? (A part) Je l'aurais plutôt pris pour... l'autre.

BOIZENVAL.

Venez, ma fille! c'est le ciel qui n'envoie, pour vous arracher des bras des Philistins et de ces lieux maudits.

Ah! monsieur, que d'obligations!

BOIZENTAL.

Quelqu'an! venez! (Ils sortent par la droito. Musique en sourdine jusqu'à la fin.)

SCENE X.

GREGORIO, puis GAILLARDAN.

GRÉGORIO, entrant par le fond, au moment où les autres disparaissent; il ferme la porte sur lui comme s'il était poursuivi.

Out, c'est ça, fâchez de me rattraper, mes enfants... ces imbéciles qui s'imaginent tenir un bohémica avant de lui avoir lié poings et pleds. (Les domestiques cherchent à forcer la porte.) Et maintenant, à Zora! il faut que je l'emmène... je brave tout! fussent-ils cent', je l'emmèneral.

(il se dirige vers la droite.)

GAILLARDAN, entrant, un écrin à la main.

Encore lui!

GRÉGORIO, furieux.

Qu'en avez-vous fait?

·

Oui?

GAILEARDAN.

Zora.

GRÉGORIO.

Où est-elle?

GAILLARDAN. GRÉGORIO.

Rendez-la moi!

Elle serait partie?

GAILLARDAN.

Partie?

ZOBA, en dehors.

Grégorio! Grégorio!

GRÉGORIO.

Qui m'appelle? (l'court à la fenètre.) C'est' elle! dans une voiture... on l'enlève! GAILLARDAN.

Et moi qui lui apportais cet'écrin!

crin! Grégorio.

Un écrit pour elle... donnez! (It le lui prend.) Elle l'aura!..

(li saute par la l'enétre;)

GAILLARDAN, furioux et se précipitant à la fenètre.

Scélérat! ell'hien! oul', je... (S'arrétant.) C'est-à-dire non', c'est trop haut, j'alme mieux l'escalier. (Il s'élance vivement par le fond au moment où les domestiques ouvrent la porte et entrem.) Suivez moi tous!

ACTE III.

Une salle du Louvre.

SCENE I.

BOIZENVAL, seul.

Cinq heures blentôt, et Zora n'arrive pas; il est'essentiel pourtant que je lui fasse sa leçon avant qu'elte me paraisse à la fête qui se prépare... car nous touchous enfire à notre but... j'y sa mis une advesse... grace à moi, notre monarque si triste et si ennuyé consent à ce que la joite Giatana lui soit présentée ce soir... qu'il la voie, c'est tout ce que je désire... Quant à Grégorio et aux autres camarades de Zora; j'ai eu soin de les faire jeter tous au Châtelet... (Présent d'oreille). Eh! male... oui, c'est elle... (A Zora qui entre.) Arrivez deno; maunie.

SCENE: IJA

BOIZENVAL, ZORA.

ZOR'A; elle tient un placet...
Monsieur... le Roi... où est le Roi?

BOIZENVAL

Le Roi... Que lui voulez-vous?

ZORA.

Grégorio est arrêté... il faut qu'il soit libre... et tout à l'heure, grace à cette supplique que m'a écrite M. Olivier. BOIZENVAL.

Ce placet... j'espère bien que vous n'aurez jamais l'imprudence de parler de cet homme au Roi, ni de rien solliciter...

Pourquoi donc?..

BOIZENVAL.

Pourquoi ?.. mais parce que... parce qu'il est expressément défendu de présenter aucun placet au Roi dans les appartements, vous l'irriteriez, et Grégorio serait perdu.

ZORA.

Ciel !..

BOIZENVAL.

Remettez-moi ce placet?..

ZOBA.

Non! (A part.) Que faire?..

BOIZENVAL.

Ce placet m'inquiète... une fois libre, son Grégorio viendrait à coup sûr traverser nos desseins... (Haut.) Allons, mon enfant, rassurez-vous, J'ar-rangerai cela... flez-vous à moi... mais le temps presse... vite à votre toilette. ZOBA.

Oui... oui...

BOIZENVAL.

Et moi, vite, un mot à son éminence; ma foi, tant pis pour Grégorio... on a pendu de plus honnêtes gens que lui...

SCENE III.

LES MÊMES, GAILLARDAN.

GAILLARDAN, entrant.

Eh blen!.. est-elle prête?.. le Roi s'impatiente!.. Ah! la voilà!.. Vous l'entendez... le Roi s'impatiente... Vite! vite!.. à votre toilette!..

ZORA. Arrêté!.. en prison!.. et je ne puis... Oh! il a beau dire... je prierat tant Sa Majesté...

GAILLARDAN.

Sa Majesté!.. à quoi bon!.. ne suis-je pas là pour exaucer les souhaits?..

ZORA.

Je vous ai déjà dit que je ne voulais rien de vous.

GAILLARDAN:

Rien!.. comment, pas même ma protection pour ce Grégorio qui doit paraître devant ses juges aujourd'hui.

Aujourd'hui?..

GAILLARDAN.

Aujourd'hui même, et vous seule pouvez le sauver.

ZORA.

Moi, comment... Ah! parlez?..

GAILLARDAN.

En promettant infiniment de reconnaissance à son libérateur, et j'offre de l'être, mais à une condition.

Air d'Aristippe. Des aujourd'hui, je prétends qu'il s'exile; C'est à ce prix que je brise ses fers. Oui, qu'il s'éloigne et que pour domicile Il choisisse un autre univers, Et qu'il traverse enfin les flots amers. Nous ne pouvons, sur cette terre, Rester tous deux... qu'il s'embarque, il le saut.

S'il ne va pas très loin, très loin, ma chère,

Pour lui, ca peut aller très haut. Pour lui, ca peut aller très haut... très haut! ZORA.

Ah! mon Dieu!..

GAILLARDAN.

Dites un mot... et je cours...

ZORA.

Eh bien... oui... qu'il parte...

GAILLARDAN.

Bien!.. et tol, tu quitteras le château aussitôt que tu seras libre, et tu te trouveras ce soir chez la vieille Giselle?..

J'y serai. (A part.) Je saurai bien lui échapper.

SCENE IV.

LES MÊMES, BOIZENVAL.

BOIZENVAL.

Comment?.. est-il possible!.. vous n'êtes pas encore prête!..
ZORA.

Je cours à ma toilette, monsieur.

GAILLARDAN.

Songez à votre promesse!..

Et vous, monsieur, à la vôtre.

Elle est à moi , cette fois.

(lis sortent.)

SCÈNE V. BOIZENVAL, scul.

Enfin... je craignais encore... car, en vérité, je ne sais plus... tant d'événements coup sur coup!.. Arrivé au Châtelet, un de mes hommes m'apprend qu'il vient de reconnaître Grégorio pour celui qui dans le temps à Montpellier... Quelle nouvelle pour le cardinal!.. Ici, on me dit que mademoiselle de Lafayette a fait faire une tentative par son cousin le marquis pour voir le Roi; nous nous sommes arrangés pour qu'il ne pût le recevoir; mais il a envoyé quelques lignes au marquis; il s'agissatt de l'achat d'un riche collier, qui scellera sans doute la réconciliation... Je suis d'une inquiétude... Le Roi!..

SCENE VI.

LES MEMES, SEIGNEURS, puis LE ROI. L'HUISSIER, annonçant.

Le Roi!..

CHOKUR.

Ah! quelle joie, et quel plaisir extrême! La Gitana, dans ce jour glorieux, Devant un roi qu'on respecte et qu'on aime, Va nous charmer par ses pas gracieux.

LE ROI, entrant.

Eh bien! M. de Boizenval... avez-vous vu votre protégée?..
BOIZENVAL.

Oui, sire... et je crois que Votre Majesté sera extrêmement satisfaile. LE ROI.

Vraiment!.. Allons, allons, très blen; j'en suis enchanté. (A Boizenval.) Faites-lui dire de venir, M. de Boizenval... car j'ai grand besoin de me distraire des fatigues que me donnent les affaires du royaume; le cardinal qui m'abandonne...

BOIZENVAL.

Grand Dieu! Votre Majesté!..

LE ROI.

Je ne sais ce que j'éprouve... j'ai l'ame triste... inquiète...

BOIZENVAL, à part. Je comprends... la démarche de mademoiselle de Lafayette a réveillé des souvenirs...

Quelqu'un de vous, messieurs, n'aurait-il pas vu M. de Gaillardan?.

TOUS.

Non, sire.

BOIZENVAL, à part. Ou'est-ce que le disais... c'est pour le collier!.. et Zora qui n'arrive pas!.. (On entend le bruit du tambour de basque.) Ah! la voici!.. Sire... la voici... LE ROI.

Veuillez prendre place, messieurs.

(Zora entre en costume égyptien ou arabe, très riche et très gracieux. Elle tient son tambour de basque, et porte son poignard à sa ceinture. Elle s'avance au milieu et salue l'assemblée.)

LES SEIGNBURS.

Charmante, ravissante, délicieuse.

ZORA.

Oue désire Votre Maiesté?.. que danserai-ie?

LB ROL

Ce que lu voudras. (A part.) Comme ils la regardent tous. BOIZENVAL.

Sa Majesté verrait avec plaisir le pas de l'Arabe.

ZORA:

Volontiers !..

(Elle danse un pas d'attitudes et de poses gracieuses. Au milieu du pas, Zora apercoit Olivier qui entre agité et les traits en desordre.)

SCENE VII.

LES MÊMES, OLIVIER. ZORA, s'élançant vers lui.

M. Olivier! . ah! parlez, Grégorio!

OLIVIER:

Condamnéi.. et si l'on n'obtient sa grace avant une heure... ZORA, laissant tomber son tambour de basque.

Grégorio!.. oh! non!.. non!..

LE ROI, qui parlait aux Seigneurs,

Eh bien!.. pourquoi cesse-t-elle? (A Zora qui se jette à ses pieds.) Que si-ZORA, suppliante, avec égarement.

Sire!.. ah! sire. par grace!.. par pitié!.. sauvez-le!

LR ROL

Ouc dit-elle?..

Ils l'ont condamné, sire, ils veulent le tuer! BOIZENVAL.

Ah! diable!...

LB ROL

Relevez-vous.

BOIZENVAL.

Zora!..

zona, le répoussant. Laissez-moi!.. non!.. je résteral ainst jusqu'à ce que Votre Majesté m'ait accordé la grace de Grégorio.

LE ROT.

Hein ?.. plate il ?!. M. de Botzenval , comprenez-vous ?!.

BOIZENVAL.

Di tout... sire... elle dévient felle... Si Votre Majeste l'ordonne, le vais

la faire conduire. ZORA.

Ils l'out condamné, mais vous éles le roi... vous éles le maître, sire... et vous saurez bien empecher qu'on ne tue Grégorio... vous leur direz de me le rendre... je vous afmeral... on ! out, je vous afmeral bien, sife! (Le roi fait un mouvement d'impatience.) Mon Dieu! vous ne m'écoutez déjà plus!

Alions, alions, relevez-vous, ma belle, et cesséz de gémir et pleurer : je ne suis point ici pour entendre vos doléances... mais bien vos chapts

et vos propos joyeux!

ZORA:

Mais vous n'avez donc pas compris? ils vont tuer Grégorio!

LE ROI.

Eh! que m'importe ce Grégorio? qu'est-ce donc qu'elle appelle ainsi ? savez-vous; M. de Bolzénvai ?

BOIZENVAL.

Sirc... une espèce de bohémien... un larron... condamné au gibet, je crois.

En hien! que me fait cela, à moi? qu'on pende ce Grégorio, et qu'en me laisse en repos.

Pendre Grégorio! vous avez dit... ob! non.

o I vous avez dit... od i no Le roi.

Ah! finissons... Maudits bohêmes! allez vous en, et que je n'entende jamais parier de vous. (On veut emmener Zorg.)

Non, sire... je ne m'en irai pas sans avoir obtenu la grace de Grégorio! plutôt mourir moi-même ici à vos yeux. (Elle prend son poignard.)

LE ROI.

Ouais! fil la sotte. (A Boizenval.) Otez-lui cela, monsieur. (Boizenval hésite, et approche de Zora en tremblant.) Hâtez-vous donc?

BOIZENVAL.

Sire... je... certainement...

(On désarme Zora.)

Et maintenant, la belle, éconlez ceci... J'ai réuni tous ces seigneurs pour voir vos jeux... continuez-les, sinon j'envoie sur le champ un exprès au grand prévoi.

ZOBA.

Ahl

LE ROI, très agité.

Eh bien! obéissez... réparez le mai que vous nous avez fait... car en ce moment... je... allons, faites ce que je vous dis... et nous verrons après.

Vous lui pardonnerez...

LE ROI.

Peut-être! Allons, continuez.

ZORA, vivement.

J'obéis.

LE ROI.

A la bonne heure.

(Elle danse, mais tristement et en essuyant ses larmes.)

Sire, voyez donc... quelle délicieuse attitude!

(Le roi regarde, mais sans paraître y prendre de plajsir, Grégorie entre par la porte de droite, derrière le fauteuil du roi, et fait des signes à Zora qui ne l'aperçoit pas.)

SCENE VIII.

LES MEMES, GREGORIO, avec les habits de Gaillardan.

ZORA, s'arrète en chancelant.

Mon Dieu! je ne sals... mes forces... sire... daignez...

LE ROL

Encore!

Ahi

ZORA, apercevant Grégorio et poussant un cri de joie.

(Grégorio lui fait signe de se taire.)

BOIZENVAL.

Continuez donc.

ZORA.

Oui, oui... monseigneur...

(Elle danse joyeusement un pas vif et brillant, les seigneurs applaudissent.)

LE ROI, temoignant une vive satisfaction, finit par applaudir. A la bonne heure! brava! brava! comme disalent les Italiens de la

A la bonne neure: brava: brava: comme disalent les Italiens de la reine Marie de Médicis, ma mère... tu es délicieuse, ma belle Zora ! GRÉGORIO, à part.

Hein? qu'est-ce que c'est...

LE ROI.

De Bolzenval, je m'amuse bequeoup... c'est étomant, comme elle m'amuse... Quel cadeau lui ferais-je bien, de Bolzenval?

Mais... (avec intention.) je pense qu'un collier...

LB ROL Un collier... oui, c'est cela, précisément... vous me rappelez que i'avais chargé M. de Gaillardan de m'en acheter un.

BOIZENVAL.

GREGORIO. Bah! (Il fouille dans les poches de son habit.)

M. de Gaillardan?

LE ROI.

Oui.

C'est ma foi vrai!

GRÉGORIO, à part.

LE ROI, à Boizenval.

Et je l'attends... où est-il?

GRÉGORIO.

Le voici.

LB ROI.

Hein?

GRÉGORIO.

Voici le collier.

ZORA.

(Il présente l'écrin.)

O cicl! l'imprudent!

LE ROI, prenant l'écrin vivement et sans regarder Grégorio. A Zora. Tenez, ma belle, prenez ceci.

ZORA.

Quoi 1 sire... ce superbe collier...

Nous vous le donnons.

LE ROI. GRÉGORIO.

Ai-je bien fait! c'était pour elle.

LE ROI, à Grégorio, tout en passant le collier à Zora.

Vous avez bien tardé... mais ce collier est très beau, M. le marquis. GRÉGORIO, à part.

Marquis! moi! (Haut.) Pardon, sire... que votre majesté ne prenne pas le faux pour le vrai.

LE ROI.

Quoi! ces pierreries seraient fausses? GRÉGORIO.

Du tout, sire... mais le marquis, celui qui les apporte. (Il s'agenouille.) BOIZENVAL, s'approchant.

En effet, ce n'est pas M. de Gaillardan.

GRÉGORIO.

(Il cherche à prendre une contenance.) BOIZENVAL.

Quelle audace! emparez-vous... LE ROI.

Non, laissez, je veux d'abord... (Examinant Grégorio,) Ah càl mais... qu'est-ce que... (Riant.) Ah! ah! cette figure... cette tournure burlesque... ah! ah! ah! ZORA, bas à Grégorio.

Le roi rit, tu peux être tranquille.

GRÉGORIO.

Pour moi, possible... mais pour toi? LE ROI.

Mais enfin... qui êtes-vous?

Ce ne sont que ses habits.

ZORA.

Sire, c'est lui.

LE ROI.

Qui, lui?

ZORA.

Grégorio.

LB ROI, avec colère.

Le bohémien... celui qu'on devait pendre... comment se fait-il? BOIZBNVAL.

En effet... drôle! réponds... pourquoi n'es-lu pas encore?.. GRÉGORIO.

Pendu! croyez-vous donc que ce soit si amusant, pour tant se presser. Je voudrais bien vous y voir.

BOIZENVAL.

Moi... insolent!

Au fait, pourquoi?

LE ROI, à Zora qui le supplie.

ZORA.

Sire...

GRÉGORIO.

Sire, c'est peut-être délà fait.

Comment? que veux-tu dire?

GRÉGORIO.

Je veux dire, majesté, que tandis que j'étais ici à faire la commission de M. le marquis... (il montre le collier.) Ce qui prouve que je suis un très honnête homme, quoi qu'on en dise... car si j'avais voulu, je pouvais fort bien... (Il fait le geste de se sauver.)

LE ROI, à Boizenval.

Au fait, c'est vrai. Achève.

GRÉGORIO.

Eh bien! pendant que j'étais ici, parmi les amis du marquis, cet excellent seigneur était parmi les miens dans le cachot où il était venu me proposer de lui céder Zora ma flancée.

LE ROI.

Zora... comment, M. de Gaillardan... GRÉGORIO.

Oui, sire... et ce n'est pas pour me vanter, mais le marquis a bon goût, comme vous vovez. LE ROI.

Ah l oui dà... M. de Gaillardan voulait...

GRÉGORIO. Il m'a offert la liberté, j'ai pris celle de le forcer à me faire cadeau de ses habits... (Il fouille dans les poches.)

BOIZENVAL. Malheureux! tu aurais exposé un gentilhomme, un marquis à être... GRÉGORIO.

Lui; vous ou tout autre... qu'est-ce que ça me fait, pourvu que ce ne soit pas moi! BOIZENVAL.

Le marquis de Gaillardan pendu!

SCENE IX.

LES MÊMES, GAILLARDAN.

GAILLARDAN, entrant tout en parlant, comme s'il était poursnivit. Il porte une partie du costume de Grégorio.

Pas encore... pas encore! je suis gentilhomme, lajssez-moi... je veux bien être fusillé, décapité, décollé... mais pendu comme un boheme... jamais! n'est-ce pas, sire?

LE ROI.

Non... (Il part d'un grand éclat de rire ainsi que toute l'assemblée.) Ah! ah! GAILLARDAN, les regardant tous d'un air étonné.

Eh bien! qu'est-ce que... (Regardant ses habits.) Ah! oui... j'oubliais, pardonnez, sire... mais je n'ai eu que le temps... si votre majesté savait...

LE ROI. Nous savons tout. (Riant.) Ah! ah!

ZORA, riant plus fort.

Ah!ah!ah!

GAILLARDAN, piqué. Qui est-ce qui rit comme ça? qui est-ce qui se permet de rire comme ça devant le roi?

ZORA.

C'est moi.

GAILLARDAN.

Vous, syrène? (La regardant.) Ah! grand Dieu! le collier... celui, sire... que vous m'aviez fait acheter pour...

LE ROI, l'interrompant.

Pour Zora... c'est son cadeau de noces.

GAILLARDAN.

De noces! elle se marie?

LE ROI. bas. Oui, monsieur le séducteur, oui, elle épouse un honnête... un très honnête garçon qui m'a apporté le collier. (Il montre Grégorio.) GAILLARDAN, le reconnaissant.

Qui? ah! oh!

LE ROI.

Cela vous contrarie, n'est-ce pas? mais nous l'ordonnons ainsi. (En reardant la lettre.) Je suis si content, si heureux ce sair... je veux que tout le monde le soit. ZORA.

Ah! sire... que de bonté! ainsi, nous pouvens partir, releurner à Gre-GRÉGORIO. nade...

Sire...

BOIZENVAL.

Impossible! (Au roi.) Je dois dire à votre majesté que son éminence verrait avec le plus grand déplaisir ce bohémien échapper au châtiment... c'est lui qui à Montpellier osa pénétrer dans la prison de M. de Cinq-GRÉGORIO, à part.

Oh! là! là!

LE ROI, examinant Grégorio.

Lui... ah! ah! vraiment.

GRÉCOBIO.

Si nous étions seuls, avec quel plaisir je tordrais le cou à cette vieille autruchel LE ROI, à Boizenval qui lui parle.

Oui, oui... (A part.) Pauvre Cing-Mars! (Haut.) Le cardinal sait-il que ce BOIZENVAL. garcon ...

Pas encore... mais je vais aller lui apprendre.

LE ROI. Je vous le défends expressément.

BOIZENVAL.

Il suffit, sire.

LE BOI, à Grégorio.

Et toi, tu es un brave garçon... mais va-t-en bien vite avec... avec elle. car demain, je n'aurais peut-être plus le pouvoir de te sauver. GRÉGORIO.

Oui, sire.

LE ROL

Elle part! plus de danses, plus d'horoscopes... Moi qui désirais consulter ses cartes... c'est dommage, j'aurais pourtant bien voulu savoir si ce bon cardinal vivra encore longlemps. (A Zora.) Adieu, petite, adieu! GREGORIO.

Viens, Zora, prenons notre vol... (Se reprenant.) Notre essor!

CHORUR.

Un prince généreux

leurs vecux, Comble enfin tous

L'hymen va sans retour,

Couronner leur amour.

Ouand la neur l'assiège. À la Gitana, Un doux sortilège

En aide viendra.

Propice ou contraire,

Le sort des humains, Toujours, sans mystère,

Se lit dans leurs mains;

Puisqu'elles prononcent,

Messieurs, que soudain,

Les vôtres m'annoncent

Un heureux destin.

CHOEUR.

Un prince genéreus, etc.

IMPRIMERIE DE A. APPERT, PASSAGE DE CAIRE, N. 54.